# Locution proverbiale

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 26

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-225886

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

sant de feuilles sèches de l'automne passé, débouche dans la « pâture », longue combe claire entre deux lisières de sapins encore endormis dans le noir. De la sente damée et sèche, nous voilà tout d'un coup dans la grande herbe tremplée de rosée. De légers flocons de brume s'accrochent aux noisetiers, aux buissons d'églantiers ou de chèvrefeuilles, aux grandes ancolies en bouquet autour d'un tronc. Les feuilles des alchémilles versent leur coupe de rosée sur mes gros souliers de montagne. Un escargot, allongé de plaisir sur une feuille humide festoie toutes tentacules dehors.

Ici et là dans le « plan », épargnés autrefois par la cognée des bûcherons, d'énormes sapins isolés, plusieurs fois centenaires : ce sont les gogans de la montagne... les « achottes » comme dit « Jules au sonneur ». Pareils à de gigantesques vieillards, encore vigoureux, ils dressent leur haute et large stature, et étalent jusqu'à terre les énormes branches noueuses, tordues, embroussaillées de lichens barbus, de leur vaste ramure. C'est à l'abri de leur branchage épais, inextricable, impénétrable à la pluie, que les vaches passent la nuit, couchées dans la grande herbe par groupes de cinq ou de six.

— Hô ! Hô ! Hôôôô... !

« Jules au sonneur » a poussé sa huchée. Il a claqué du fouet d'une claquée retentissante ; les échos de la combe ont répondu, amplifié la voix, multiplié les claquements. D'un coup, la clairière silencieuse s'est réveillée ; les clochettes ont tinté; les vaches sont sorties de leurs abris ; les voilà toutes, maintenant, debout, dans la lumière du matin ; elles ont reconnu la voix ; elles accourent. Jules tient deux grains de sel dans sa main. Les bêtes s'approchent du paysan, flairent sa main d'un mufle humide et friand, où pend un fil de salive. On ne sait ce qu'elles préfèrent, du sel ou de la caresse familière.

« Jules au sonneur » est beau au milieu de ses bêtes, dans le petit matin humide et clair ; l'homme à la calotte de fruitier, les bras musclés et brunis sortant de la petite veste d'armailli, embrasse du regard son bétail et son pâturage, toute sa vie... : tableau magnifique dans sa simplicité.

Hô ! hô ! hô ! hô ! hô !... Hô ! d'la-la-la... Hi ! ti ! ti-ti... Hô ! d'la-la...

...La « joutse » ! C'est la « joutse » de « Jules au sonneur » ; connu à dix lieues à la ronde. Les arpèges, les octaves, multipliés par l'écho, s'enlèvent sans effort dans l'air sonore. Les vaches s'arrêtent, lèvent la tête, semblent écouter... La grive s'éveille et lance, elle aussi, ses roulades ; les deux chanteurs semblent se mesurer, se défier, rivaliser de virtuosité pour exprimer dans leur chant toute l'allégresse du matin splendide sur la montagne. Une dernière huchée aux échos des bois, et Jules, dans un large rire d'homme de la terre, heureux sur son pâturage, m'appelle d'un signe. Puis, suivis du troupeau mis en joie et qui gambade parmi les troncs et les feuilles des grandes gentianes, nous prenons la charrière pierreuse qui descend vers le chalet.

Au dernier détour du chemin, le paysan m'arrête par la manche, et, tandis que les vaches entrent au chalet pour la traite, il étend, d'un geste noble, le bras vers le fond de la vallée.

— Admirez !...

— Ah !... Ce cri spontané est un cri d'admiration, tableau magnifique, en effet :

Le lac s'éveille, calme et lisse ; pas une ride ne trouble son bleu profond, son bleu de pervenche. Sur ses bords, de légères traînées de brouillard, qui dissimulaient son sommeil, s'effilent et disparaissent comme le linge fin qu'on quitte au réveil. Tout le long de ses bords, les sapins, alignés et droits comme des sentinelles figées à leur porte, semblent protéger le réveil de ce joyau de la petite vallée. La rivière, sinueuse, aussi calme que son lac, oublie de couler entre ses bords de roseaux ou de pins sylvestres. Le village lointain, blanc et propret, dort encore autour de son église au clocher effilé, au pied de la côte boisée. Sur la route, étroit ruban blanc qui traverse la « sagne », personne encore...

... « Jules au sonneur », heureux paysan qui sait, tout en soignant son bétail et tout en faisant son fromage, qui sait la beauté de sa vie, la beauté de sa montagne !...

*Cyprien.*

## ÇA ET LA

UN de nos lecteurs nous communique l'amusant échantillon que voici d'un prospectus lancé pour recommander un appareil à raser fabriqué dans la Suisse allemande :

C'est un appareil de sûreté à raser le plus simple, le plus pratique, et le plus parfait, qu'il y a ; il est prévu de lames d'acier minces échangeables, et avec lequel chacun peut se raser sans pratiquer avant. L'appareil est travaillé précisément exact. Les lames sont faites du meilleur acier anglais et polies nettement, de manières que les mêmes ne peuvent pas être surpassées positivement au regard de la capacité à couper et de l'utilité. On peut se raser avec une lame proprement traiter, jusqu'à 50 fois. L'échangement des lames se fait d'une manière la plus simple à imaginer.

**Instruction de l'usage.**

« Bien savonner et demi-raser ». Ces mots sont aussi à remarquer à l'usage des « appareil ». On prend autant que possible de l'eau chaude et aussi notre bon savon à raser, pour faire la peau lisse et flexible, et les cheveux tendres. Faire la barbe va plus facile dans cette manière et les lames retiennent la capacité à couper plus longue. En faisant la barbe l'appareil est tenu en angle escarpé, de manière que le tranchant est parallèle avec la vue, et alors on tire à vollonté vers la barbe, en traits vites et sans tarder, ou dans la même direction avec la barbe sur la peau.

Il faut prendre garde que, l'appareil soit bien nettoyer après l'avoir servit, pour éviter le rouil.

Si l'appareil vaut autant que le français dans lequel on le recommande, il doit y avoir quelque risque à le « tirer à vollonté vers la barbe » et en suivant « l'angle escarpé ».

## LOCUTION PROVERBIALE

*Les délices de Capoue.* — Après la bataille de Cannes, Annibal, à la tête de son armée victorieuse, alla prendre ses quartiers d'hiver à Capoue, ville qui offrait le séjour le plus délicieux de toute l'Italie; là suivant quelques histoires, ses soldats s'amollirent et perdirent toute leur ancienne valeur. Ces mots : *délices de Capoue* sont restés dans toutes les langues modernes pour désigner un état moral où les ressorts du corps et de l'esprit se détendent et s'amolissent.

:: :: ::

*Du Capitole à la roche Tarpéienne il n'y a qu'un pas.* — A Rome, le Capitole, où les vainqueurs montaient en triomphe, était situé près de la roche Tarpéienne, d'où l'on précipitait les criminels. Au figuré, cette phrase signifie que le plus brillant succès peut être aussitôt suivi d'une chute éclatante.

:: :: ::

*Ecuries d'Augias.* — Augias, roi d'Elide et l'un des Argonautes, possédait des étables renfermant 3000 bœufs, qui n'avaient pas été nettoyées depuis trente ans. Hercule étant arrivé dans ses Etats, lui proposa de nettoyer ses écuries, ce que le héros fit en un seul jour en détournant le fleuve Alphée, dont il dirigea les eaux à travers les étables. Les *écuries d'Augias* sont restées célèbres et l'on fait de fréquentes allusions à ce travail d'Hercule.

Voici une circonstance où cette allusion a donné lieu à une équivoque plaisante. Le maire d'une commune française parlant, au sein du conseil municipal, d'un de ses administrés récalcitrants, s'était écrié : « Que Simon Breloque ne m'échauffe pas la bile ! S'il en fait trop, j'irai voir le sous-préfet et je *balaierai les écuries d'Augias !*

Or, demeurait précisément dans la commune une petit fermier qui s'appelait Auzias, nom assez commun dans le Midi. Cet Auzias possédait une écurie, comme tous les cultivateurs quelque peu aisés. Le propos lui fut redit et l'agita si terriblement qu'il passa deux nuits sans fermer les yeux. Le surlendemain, il vint trouver le maire, un énorme balai à la main, et lui dit confidentiellement : « Monsieur le maire, si vous trouvez mon écurie malpropre, ayez la bonté de me le dire ; mais ne me faites pas l'affront de la balayer vous-même. »

:: :: ::

*Faire le diable à quatre.* — Il y a trois ou quatre siècles, à l'époque où florissaient sur le théâtre français les représentations des mystères religieux, on donnait aussi des pièces appelées *diableries* qui faisaient les délices du peuple. Couverts de peaux noires et cachés sous les masques affreux, les acteurs poussaient des hurlements, vomissaient des flammes et faisaient toutes les contorsions imaginables pour donner une idée aussi exacte que possible de l'enfer et de ses tourments. Dans les petites diableries représentées par deux diables seulement, le bruit et le mouvement étaient déjà considérables. mais dans les grandes, où quatre diables se *démenaient comme des démons dans l'enfer*, le vacarme était à son comble. Ce sont ces quatre diables qui ont traversé les siècles pour nous laisser une locution. Peut-être a-t-on dit dans l'origine : *faire la diablerie* à quatre ; mais dans la rapidité du langage, le diable se sera substitué à la diablerie, et comme le mal n'est pas grand, personne n'a réclamé.

---

**La Patrie Suisse.** — Rheinfelden fêtera cette année le millième anniversaire de sa fondation. Des seigneurs de Zahringen à la guerre de succession d'Autriche, un passé glorieux a orné la petite ville argovienne de tours, de forteresses et d'autres édifices historiques admirables. On trouvera dans **la Patrie Suisse** du 30 juin (No 26), un intéressant article illustré sur ce millénaire. Dans le même numéro : « Vos permis, s. v. p. », reportage photographique ; deux nouvelles ; les disques nouveaux et le supplément féminin. Dans les actualités: la fête des costumes à Berne; le festspiel de «Tell» à Interlaken; le match Servette-U. G. S. ; le départ de Conrado ; les championnats cyclistes militaires, etc.

---

## COMMENT ON TRICHE AU JEU

JE ne veux pas vous enseigner à tricher aux cartes, parce que c'est très vilain et que cela brouille les meilleurs amis. C'est de la roulette qu'il s'agit et de ces messieurs trop riches ou décavés qui fréquentent les casinos.

Voici comment les habitués peuvent aider la chance. Le joueur dépose sur une couleur un rouleau contenant cinquante pièces de 20 francs. Chaque fois qu'il perd, il reprend son rouleau et donne, à la place, un billet de mille francs. Mais dès qu'il a fait un coup heureux, tandis que le croupier lui tend mille francs, le joueur l'interrompt :

— Pardon, vous faites erreur, ma mise est beaucoup plus élevée.

On ouvre alors le rouleau. Et l'on découvre une bonne douzaine de billets de mille francs enroulés autour des cinquante pièces de vingt francs.

C'est un vieux truc qui fut inventé voici plus d'un siècle par un général.

On cite également le cas de deux jeunes gens qui parvenaient assez souvent à réussir le coup des pièces de deux francs. Celles-ci avaient le même diamètre que celles de vingt francs, avec cette différence que celles-ci étaient en or et celles-là en argent. L'un des larrons mettait vingt-cinq louis sur la rouge ; l'autre posait une pile de pièces semblables sur la noire.

Le premier gagne, il empoche cinq cents francs.

Le croupier ramasse la mise du second, mais il s'aperçoit que ce ne sont pas des louis, mais vingt-cinq pièces de deux francs soigneusement dorées. On proteste. Mais le jeune homme, très calmement, répond :

— Je n'ai jamais dit que je jouais vingt-cinq louis. J'ai joué cinquante francs tout simplement ! Si ça m'amuse de faire dorer mes pièces de deux francs, personne n'a rien à voir à cela !

Il faut dire que ces tours se faisaient avant la guerre. On joue maintenant avec des jetons, du moins dans les casinos.

Mais la tricherie a changé de camp et de forme. Les jeux de hasard sont organisés et comprennent trois sortes de personnages : le croupier, ses comparses les joueurs à l'esbrouffe qui jouent pour rire avec le seul dessein de faire monter les enjeux, et les joueurs racolés qui viennent satisfaire leur passion et se faire plumer royalement.